

### Reconnaître les racines d'un temps nouveau

Esaïe 53, 1-4

*Qui a cru ce qui nous était annoncé ? Le bras du Seigneur, pour qui s'est-il dévoilé ? Il s'est élevé devant lui comme un rejeton, comme une racine qui sort d'une terre assoiffée ; il n'avait ni apparence, ni éclat pour que nous le regardions, et son aspect n'avait rien pour nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui de qui on se détourne, il était méprisé, nous ne l'avons pas estimé. En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'était chargé ; et nous, nous le pensions atteint d'un fléau, frappé par Dieu et affligé.*

La tradition des Églises chrétiennes fait recommencer l'année par le temps de l'avent et de Noël. Comme si l'histoire du salut voulu par Dieu s'écrivait dans l'ordre chronologique des événements. Mais le temps biblique est un temps à rebours, qui se lit et se relit sans cesse en commençant par la fin. Pour raconter l'histoire du salut, il faut l'avoir reconnu au fil des âges et il faut que le récit prenne en charge les transformations que ce salut a apportées aux situations qui nécessitaient un salut. Il faut donc s'être senti sauvé pour accéder à cette relecture et raconter à son tour une histoire comme si on pouvait en faire la chronologie. Ne faisons-nous pas cette expérience, chacun et chacune dans nos vies, quand nous voulons raconter quelque chose de notre vie spirituelle ? Ne repartons-nous pas d'un événement fondateur pour raconter le récit d'une conversion qui apparaît désormais cohérente chronologiquement alors qu'au moment où nous vivions l'événement nous ne pouvions savoir qu'il serait fondateur ?

Ainsi pour toute personne qui veut dire sa foi, il en est souvent de même : il faut remonter le temps jusqu'à la racine de ce que nous estimons être la source de notre salut.

Dans notre Église chrétienne, nous remontons le cours du temps à travers des textes de la Bible que nous remettons dans un ordre cohérent pour notre compréhension d'une histoire du salut. Mais y-a-il un temps linéaire de notre relation à Dieu ? Jésus vient-il véritablement comme accomplissement du salut qu'annonçaient les prophètes ? Et qu'en serait-il pour les contemporains des prophètes, alors ? Quel serait leur salut, puisque Jésus n'était pas encore advenu ? Dieu les aurait-il laissés à leur triste sort ?

La lecture du prophète Esaïe nous montre le contraire. C'est un livre essentiel à lire absolument pour comprendre la théologie que Jésus lui-même devait avoir en tête au moment où il prêchait, parce que c'est le premier des livres prophétiques selon la foi hébraïque. Dans son livre : *Le livre d'Isaïe ou l'histoire au prisme de la prophétie*, Anne-Marie Pelletier écrit : « Ce texte qui comporte tant de beaux passages et qui sait fort bien parler de consolation, est aussi constamment aux prises avec le drame. Ainsi, dès les premiers chapitres se pressent les images de guerres, de villes détruites, de campagnes dévastées, de populations fuyant l'ennemi, le tout accompagné de l'annonce de nouveaux jours d'épreuve et d'épouvante » (p. 10) et, plus loin : « il s'agit pour le peuple de Dieu de survivre dans un monde passablement dangereux où des voisins rapaces déplacent les frontières et les populations, au gré de leur projets politiques » (p. 12).

Évidemment, ces mots résonnent en nous en raison de notre actualité internationale. Et tant que nous sommes dans cette situation dangereuse dans laquelle nous ignorons comment les grands équilibres géopolitiques vont tenir et quel événement viendra apporter le climat de paix que nous attendons, nous ne savons comment raconter notre histoire du salut.

Le livre d'Esaïe, dans sa deuxième grande partie qui date peut-être de l'exil et dont on ne sait si elle est rédigée à Babylone ou après le retour des exilés à Jérusalem, décrit un serviteur qui apporte le salut au peuple de Dieu alors que personne ne reconnaît l'importance qu'il a. « Il est semblable à celui dont on se détourne ». Les commentateurs ont cherché à identifier ce serviteur ; sans succès : il peut s'agir du peuple d'Israël lui-même, humilié par l'exil et qui a interprété cette terrible situation comme la punition de Dieu, mais il peut s'agir aussi d'un des rois qui ont vécu la période troublée de l'exil.

Mais il semble que, bien qu'aucune des descriptions du serviteur souffrant ne permette de lui assigner l'identité d'un personnage historique, le serviteur souffrant d'Esaïe soit un archétype de celui par qui le salut arrive. Et c'est cet archétype qu'il convient de déchiffrer.

L'archétype du *serviteur souffrant* a été rapproché de la figure de Jésus mort sur la croix pour avoir porté les péchés des humains, tel un bouc émissaire qui débarrasse le peuple entier de ses péchés en les prenant sur lui. Dans cette perspective, le livre d'Esaïe ne vaut plus que comme un texte annonçant la venue de Jésus dans le monde. Il est possible sans doute de croire à la prophétie de cette façon, mais cela pose le problème de l'actualité du texte d'Esaïe. Le contexte de l'exil, pour les lecteurs actuels du livre d'Esaïe, a bien un rapport avec ce fameux serviteur souffrant qui est déjà venu et dont on reconnaît le statut après coup.

« En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'était chargé ; et nous, nous le pensions atteint d'un fléau, frappé par Dieu et affligé ». L'auteur parle d'une expérience vécue et n'attend pas la venue de Jésus pour comprendre la situation de ce serviteur.

Il est possible de comprendre la figure du serviteur souffrant en dehors d'une histoire chronologiquement linéaire, mais comme une parabole disant l'espérance en un Dieu qui, jamais, n'abandonne son peuple dans l'adversité et qui lui donne la force et le courage d'assumer un rôle particulier au milieu des autres peuples et des conflits qui les opposent. Nombreux sont les textes prophétiques qui dénoncent

l'infidélité du peuple de Dieu et qui expliquent que ce peuple est dans la terreur de la guerre à cause de son attitude par rapport à Dieu. Ce sont des textes qui mettent en avant une théologie de la rétribution et qui comprennent la relation à Dieu comme celle d'un fils avec un père qui aime bien et donc châtie bien.

Mais dans Esaïe, à plusieurs reprises, cette théologie de la rétribution est remise en question et Dieu change de visage (si je puis dire). Du « père fouettard », qui enseigne par le châtement, il devient le Dieu qui aime et soutient de toute éternité celui qui met sa foi en lui, et même, les nations qui ne le connaissent pas encore, mais qu'il aime et à qui il apporte son salut.

C'est ainsi que le serviteur souffrant entre en scène comme figure d'espérance et d'élection, là où il semble n'y avoir que misère et désolation.

C'est lui qui porte les souffrances et les douleurs de tout un peuple alors qu'il est d'abord vu comme un fautif qui a reçu une leçon de la part de Dieu ; le peuple s'aperçoit qu'il est juste et qu'il a assumé la faute de tous les autres pour que tous les autres ne soient pas écrasés comme lui.

Le serviteur souffrant n'est donc pas un sacrifice expiatoire choisi par Dieu au hasard, il n'est pas sacrifié par Dieu. Le serviteur souffrant se met lui-même au service du salut de tous par amour. Au milieu du mal et de la violence de tous, il décide de ne pas céder à la violence et c'est précisément pour cela qu'il se retrouve écrasé par la violence de tous. Le serviteur souffrant est révélateur du péché parce qu'il refuse d'y succomber. Il échappe à la logique du mal et, en cela, il s'expose lui-même comme fragile et vulnérable. Il ne cherche pas la mort, il ne cherche pas le martyre, il tient bon dans sa foi et devient ainsi un signe pour tous.

Alors, dans cette perspective, on peut dire à juste titre que Jésus, inspiré par la figure du serviteur souffrant, a reçu la force de la foi nécessaire pour ne pas fléchir quand il s'agissait d'être juste seul contre tous, seul abandonné de tous. Il ne s'est pas renié lui-même et a ainsi révélé la justice et la paix que Dieu veut pour nous.

Quand Esaïe dit qu'il est comme l'agneau qu'on mène à l'abattoir, il le compare à cet animal qui n'a jamais fait de mal, qui représente l'inverse du mal.

Comment relire aujourd'hui, dans ce temps de l'avent, les mots d'Esaïe ?

Peut-être comme un rappel de ce qui inspira Jésus lui-même et lui valut le titre de *Fils de Dieu* ? En effet, être enfants de Dieu, c'est sortir de la spirale du mal, quitte à s'exposer soi-même à l'incompréhension, à l'injustice et parfois à la violence ; c'est adopter une autre logique que la loi du Talion et accepter de ne pas gagner, de ne pas être le plus fort, mais le plus juste.

Notre société et, plus largement, notre monde est de plus en plus binaire entre ceux qui gagnent et ceux qui perdent, ceux qui ont raison et ceux qui n'ont rien compris, ceux qui possèdent et ceux à qui l'on prend. La notion de *peuple* elle-même est maintenant porteuse de l'idéologie des gagnants qui ne voient que leur intérêt personnel sans penser au partage. Partout, c'est la loi du plus fort qui est mise en avant sans penser au bien commun. Chacun dit : « moi aussi je veux gagner. »

Pourtant, il y a partout celles et ceux qui ne font pas de bruit et qui travaillent pour que tous aient plus de bonheur, plus de justice sociale et plus de paix. Ils sont porteurs de paix au milieu des guerres, porteurs d'intelligence au milieu de la confusion, porteurs de vérité au milieu d'une post-vérité qui emprunte toutes les voies de communication ; toutes ces personnes sont porteuses d'espérance au milieu du chaos qui sans cesse menace. Ces hommes et ces femmes exercent des métiers divers, agissent dans les milieux associatifs ou au sein de leur cercle familial et souvent, ils et elles assument de porter le mal qui les environnent et d'en subir les conséquences avec courage pour que les autres vivent mieux. Ce sont les bienheureux du Sermon sur la montagne, les serviteurs souffrants d'Esaïe, les Christ modernes qui engagent leur vie dans des voies où il n'y a rien à gagner pour soi mais tout à sauver pour tous.

C'est un de ces bienheureux que nous fêtons à Noël, et c'est par ce temps de l'attente du serviteur souffrant que l'année chrétienne liturgique recommence. Il est une de ces racines dont parle Esaïe, celles qui sortent d'une terre assoiffée, celles qui ne se voient pas parce qu'elles sont insignifiantes aux yeux des forts. Pourtant, c'est de ces racines que naissent tout espoir et tout possible pour l'avenir.

Aujourd'hui, nous sommes donc dans un temps nouveau à plusieurs titres : d'abord, parce qu'un homme a choisi d'accepter de rejoindre le peuple enfant de Dieu, pas pour être servi mais pour servir, pas pour être chez les gagnants mais pour que personne ne soit perdu, pas pour affirmer son identité, mais pour appartenir à une famille de croyants solidaires.

Et puis, c'est aussi le commencement d'une année nouvelle pour notre communauté. Une année dans laquelle chacun peut décider d'être engagé dans la préparation des chemins du règne de Dieu. Et cela passe par notre vie tout entière, ce que nous choisissons de dire, de faire, et d'être. Nous serons sans doute incompris, parce que nous mettrons nos priorités là où il n'est pas commun de le faire, nous parierons sur un avenir que beaucoup préfèrent ne pas espérer pour ne pas avoir à le construire, nous espérons là où les prophètes de malheurs diront qu'il n'y a rien à espérer, nous serons honnêtes là où d'autres se contenteront d'être cyniques ; nous serons serviteurs là où d'autres se prendront pour des chefs, nous serons méprisés, peut-être, et ne serons sans doute pas dans le confort d'une vie pour soi, mais nous serons heureux. Heureux du bonheur des béatitudes, et éternellement vivants.

Les temps que nous traversons sont remplis de ténèbres, et l'épuisement nous guette sans doute de voir l'avenir si trouble, mais, au service d'une parole de vie, Dieu nous donnera les forces pour espérer sans cesse et construire un avenir pour notre monde. Elles sont là les racines de l'espérance, dans une terre assoiffée ; elles semblent « sans apparence » et si impuissantes : à nous de les reconnaître et de placer notre foi en elles.

AMEN.